

... sont que des pierres et des diamants !

Et il repeta le sac au milieu du chemin. Cette aventure de voyageur n'est-elle pas un peu notre histoire ? Au lieu des dattes qu'il nous faudrait, nous ne rencontrons que des pierres précieuses et des brillants, ou, si vous l'aimez mieux, des programmes qui miroitent aux yeux. Des paroles dorées, des affiches pompeuses, c'est là une denrée stérile que les tromperies de notre histoire nous ont appris à ne plus aimer. Il s'étale sous nos regards cinquante candidatures qui paraissent porter toutes de bons apôtres. Les belles promesses ne manquent pas. Ont-elles jamais manqué ? En ouvrant l'oreille à tant de paroles faites pour séduire, le sage sourit en disant :

— Ce ne sont pas des dattes !
Cinquante candidatures, là où il n'y a que neuf nominations à faire, voilà encore un signe des temps que je vous prie de ne pas perdre de vue. Dix huit compétiteurs se comprendraient. En tout cas, on serait fort en peine d'en rencontrer dix-huit d'excellents. Eh bien, ce que vous n'avez pas sous le rapport de la qualité, rassurez-vous, on va vous le donner sous le rapport de la quantité.

Ce serait le cas ou jamais de citer les vers que faisait, il y a quarante ans, M. Auguste Barbier, le poète des lambes, le même qu'on a élu, il y a dix jours, membre de l'Académie française. Déjà au lendemain de la révolution de Juillet, ce petit-fils de Juvenal était indigné du spectacle des médiocrités qui cherchaient à se disputer alors les fonctions publiques comme des chiens le feraient pour un os. Sur ce, il interpellait rudement la foule,

Dans ce pays de France aujourd'hui que per-
Ne peut chez soi rester en paix,
Et que petits ou grands, l'ambition bourgeoise
Sur les crânes les plus épais.

Ces jours-ci un satirique voulait reprendre cette tâche de flageller les candidats. A la vérité, il ne s'agit pas d'un poète, mais d'un journaliste. J'ai nommé M. A. Vermorel, celui qui, tout récemment publiait le *Journal français*, journal ultra-démocratique. S'il faut le dire, M. A. Vermorel avait bien le dessein de poser aussi sa candidature, soit à Paris, soit à Lyon, puisque c'est la mode; mais le moyen de produire quelque effet au milieu de 50 candidatures ? Il y a donc renoncé. Il s'est retiré, mais à la manière du Parthe qui lançait ses flèches en fuyant. Il vient donc de publier un pamphlet intitulé : *Les Vampires*.

Lord Byron a fait jadis un poème sur les vampires, sorte de monstres qui, la nuit, sortent des tombeaux, pour sucer le sang des femmes.
Suivant M. A. Vermorel, les vampires de 1869 sont ceux qui sucent le sang du peuple; ce sont précisément les candidats de la démocratie. Il les nomme en toutes lettres. Il arrache d'une main hardie les couronnes de chêne ou de laurier qu'ils ont placées sur leurs têtes. Bref, il fait pour ses glorieux amis ce que n'oserait pas faire l'ennemi le plus inexorable.

Très joli coup de théâtre, comme vous voyez.
Ismail-Pacha, vice-roi d'Egypte, devait arriver à Paris le 22 mai. En homme bien avisé, le prince a fait retarder son voyage de cinq ou six jours. Il veut laisser à la fièvre électorale le temps de se dissiper. Qu'est-ce qui n'agirait pas de même que ce successeur des Pharaons ? En revenant en France, S. A. veut guérir un mal de gorge; on lui avait désigné les sources d'Enghien, mais quoi! Enghien est encore bien près de cette grande fournaise qu'on appelle Paris, et le Pacha a horreur de la politique. C'est pourquoi il se dirigera de préférence du côté des Pyrénées, aux Eaux-Bonnes.
Tout cela n'est pas si mal calculé pour un barbare.

Une bonne nouvelle en passant :
Le docteur Epstein (l'homme qui fait

le décapité parlant) est guéri de ce terrible coup de fusil qui lui a traversé un poumon de part en part. — Quoi! déjà? allez vous dire. Ce docteur Epstein est un habile sorcier : il n'y a pas à s'étonner d'un tel prodige.

Autre nouvelle qui ne manquera pas d'avoir un grand retentissement dans le monde où l'on aime encore à se récréer. Thérèse nous quitte pour aller faire une tournée d'un an en Amérique.

Un Barnum très-sérieux s'est présenté à l'artiste avec un engagement conçu dans les termes les plus fabuleux : 600,000 fr. par an. — Je vous vois d'ici sourire d'incrédulité. — Rien de plus vrai pourtant. Le chiffre est formulé : 600,000 fr., pas un dollar de plus ni de moins. Voilà ce qu'on offre à la Patti du peuple et ce qu'elle accepte.

Thérèse réussira à New-York, point de doute la dessus; New-York, malgré ses grands airs de puritanisme, se modèle sur Paris. Le *Sapeur* l'enchantera, la *Gardeuse d'ours* fera ses délices; New-York a d'ailleurs une population européenne nombreuse et qui entendra tout le répertoire de la Chanteuse populaire en se rappelant l'Alcazar et le concert des Champs Elysées; mais quand le Barnum voudra conduire Thérèse dans l'intérieur des terres, chez les peuples nouveaux, est-ce que les Yankees comprendront les autres chansons purement parisiennes par exemple : *C'est dans l'nez qu'a m'chatouille* ?

Les théâtres s'évertuent vaillamment à soutenir la concurrence avec le mouvement électoral. Depuis dix jours, le Théâtre français a renouvelé son affiche en jouant deux comédies dont nous avons déjà parlé : *Le Post-Scriptum* de M. Émile Augier, et *Julie*, de M. Octave Feuillet. Il y a eu aussi une nouveauté au Gymnase, le *Filleul de Pompignac*, par M. A. Jalin.

Ce M. Jalin n'est autre chose qu'un pseudonyme. Tout le monde sait fort bien par ici que, sous ce voile, se cachent deux auteurs : M. Alexandre Dumas, fils, et M. François, un homme du monde, ancien fonctionnaire, qui a cédé à la tentation d'écrire pour le théâtre.

Qu'est ce que le *Filleul de Pompignac* ? — Une de ces études de mœurs qui ne sauraient se rapporter qu'à la vie de Paris, dans le genre du *Demi-Monde*, par exemple. Il y a dans cette pièce, de très bons et de très mauvais côtés, mais elle n'est pas de mise ailleurs. Ce sont là de ces demi-vérités sociales que la province ne peut difficilement admettre.

En même temps, il y a dans le *Filleul de Pompignac*, du mouvement, des scènes très-vives et beaucoup d'esprit. Seulement, la pièce n'est pas aussi bien jouée qu'elle pourrait l'être en un tel endroit; Havel a un peu vieilli; Mlle Pierson est bien jolie et elle fait de louables efforts pour bien dire; Mlle Angelo n'est que très jolie. Néanmoins il y a eu un demi-succès.

Le théâtre du Château vient d'être déclaré en faillite. — Hélas ! les *Blancs* et les *Bleus* ne lui auront pas porté bonheur.

Au Théâtre lyrique, on répète avec activité, un bel opéra-comique dont on dit d'avance beaucoup de bien; c'est le *Don Quichotte* de M. Michel Carré, musique de M. Ernest Boulanger.

ERNEST D'AVRIGNY.

BOURSE DE PARIS DU 12 MAI.

On ouvre dans les cours de clôture d'hier; les deux cotes de Londres arrivent sans changement. Toutes les valeurs sont calmes, les nouvelles actions de la ville acceptées, qui sont, tant au parquet qu'au marché libre l'objet de transactions immenses; tellement que nous pouvons affirmer qu'il s'est négocié, pendant les trois heures de durée de la Bourse, le

quart au moins des obligations émises. Elles ont débute à 471 soit avec 26 fr. de prime, sont tombées un instant à 469 pour remonter en clôture à 471. Il est bien évident que les achats faits depuis plusieurs jours ne sont pas pour le compte des souscripteurs réduits dans leurs demandes, mais pour celui des spéculateurs qui ont eu l'imprudence de vendre d'avance et à livrer des titres qu'ils craignent de ne pas obtenir lors de la répartition.

Cette chaleur du marché de la Ville-Nouvelles a naturellement un peu influencé le reste des valeurs de spéculation qui ont repris et clôturé. Le 3% ferme à 82 1/2 et l'Italien à 57.

CELLIER.

On lit dans le Monde :

En 1865, le chef de l'Etat a prononcé, à Auxerre, un discours dans lequel il fit savoir qu'il détestait les traités de 1815. Les officiers prussiens en furent très satisfaits et déclarèrent que la Prusse ne manquait pas de raisons pour le détester également. Harmonie touchante et surtout inattendue !

L'année suivante, la France gardait une neutralité bienveillante, pendant que la Prusse faisait de larges trouées dans ces maudits traités.

A l'exception des points noirs vus à l'horizon de Lille, les discours officiels, depuis 1865, ont été des plus insignifiants. L'avant-dernier, à l'occasion de la suppression des livrets d'ouvriers, ressemblait à une excuse. La mission civilisatrice, la France à la tête des nations, et autres expressions affectées jadis et faisaient complètement défaut.

Le discours de Chartres revient à ces locutions sonores. L'Empereur parle de la mission civilisatrice de la France en termes catégoriques. Il affirme la ferme résolution de ne pas tolérer que la France revienne sur ce qui a été fait. Une résistance insurmontable doit être opposée à ceux qui oseraient menacer l'œuvre inébranlable du suffrage universel.

En parlant ainsi, le chef de l'Etat annonce une nouvelle phase dans laquelle va entrer la politique impériale.

En rapprochant de ce discours les déclarations des ministres de la guerre et des affaires étrangères, dans les dernières séances des assemblées législatives, on est naturellement amené à cette remarque : l'armée est plus forte que jamais et prête à marcher au premier signal; les rapports avec l'Autriche et l'Italie-une sont tels qu'une alliance est probable, sinon déjà faite.

Conclusion finale :
Mesures énergiques à l'intérieur, au cas où les élections seraient contraires au premier résultat donné par le suffrage universel.

Guerre à l'extérieur, avec le concours de l'Autriche et de l'Italie-une. Abandon des Etats de l'Eglise à Victor-Emmanuel.

Maintenant les catholiques doivent savoir à quoi s'en tenir au sujet des candidats officiels.

HERMANN KUHN.

M. Hector Pessard fait, dans le *Gaulois*, une très curieuse critique de la candidature Rochefort :

M. H. Rochefort, qui jugeait avec tant de sévérité, il y a quatre ou cinq jours, Jules Simon, Garnier Pagès, Jules Favre et Ernest Picard, les déclarant trop vieux trop mous et trop ignorants des besoins présents de la nation, pour pouvoir figurer dignement sur les bancs du Corps législatif, M. Rochefort, dis-je, est lui-même bien plus vieux que tous ces députés dont il fait fi.

C'est comme homme nouveau qu'il sollicite les suffrages des électeurs. Et moi; en lisant sa circulaire, il me semble entendre l'écho d'une phrase prononcée il y

vingt ans et répétée par une voix fraîche et vigoureuse. Tel qu'il nous apparaît à travers sa circulaire, M. H. Rochefort ressemble politiquement à un vieillard bien conservé mais qui n'aurait rien appris, pour lequel les procédés scientifiques découverts depuis vingt ans seraient lettre close et qui prendrait pour une formule définitive ce qui n'était, de son temps, que le cri de vagues aspirations.

C'est plus fort que moi. Autant je suis avec un respectueux intérêt, les hommes qui étudient avec zèle le problème social et essayent de découvrir le remède aux maux immerités et sans nombre qui frappent les classes laborieuses, autant je m'irrite quand je vois des gens, — si bien intentionnés soient-ils, — jongler avec des phrases toutes faites et lancer en l'air, comme si c'était la chose du monde la plus naturelle, des aphorismes sans queue ni tête.

Voyons, que signifie le paragraphe suivant de la profession de foi de M. H. Rochefort ? Est-ce un embryon de programme ? Alors il fallait le développer sur-le-champ. Si vous avez la vérité dans les mains, ouvrez-les tout de suite. N'est-ce qu'une phrase ? alors c'est une mauvaise phrase. « Le travail, dit M. Rochefort, doit être constitué de façon à développer les intelligences et non à les obscurcir. Chose bien simple et que cependant personne n'a pu encore obtenir, je demande que, pour arriver à vivre, l'ouvrier et surtout l'ouvrière ne soient pas dans l'obligation de se tuer. »

Je travaille depuis hier soir ce fragment, et je ne puis parvenir à le déchiffrer. Ah ! vous trouvez tout simple la solution d'un problème sur lequel les penseurs, les étudiants palissent depuis longtemps ? Vous ne craignez pas de dire à tous ces malheureux prolétaires qui — vous avez raison sur ce point — vivent moins qu'ils ne végètent, que leur position peut-être facilement améliorée; que c'est une chose bien simple ? Une chose bien simple ! Dites, avez-vous pensé à la responsabilité qui pèserait sur vous si, devenu tout à coup gouverneur, ces millions d'être qui souffrent et meurent venaient et vous disaient : — « Faites que nous puissions vivre. Vous en avez les moyens. Vous avez dit dans votre profession de foi que c'était une chose bien simple. » Sauvez-nous simplement. Que répondriez-vous ? Rien, car à ces questions là, si on n'a pas répondu le jour où on les pose soi-même, on ne répond jamais.

Ce n'est pas assez de dire : Je suis démocrate et socialiste, il faut indiquer nettement et clairement ce qu'il y a sous ces deux mots, et préciser les réformes, les destructions ou les fondations qu'on exigera.

Bien entendu, je ne parle pas de politique et je ne me place que sur le terrain fixé par M. Rochefort lui-même, sur le terrain du socialisme.

La candidature de M. Rochefort avait, il y a quelques jours, à mes yeux, une signification précise qui m'eût fait voter pour lui de préférence à tout autre candidat de même nuance. Cruellement frappé dans sa fortune et dans sa personne, honorable entre tous, courageux, M. H. Rochefort personnifiait à mes yeux la liberté de la presse, et, en votant pour lui, j'eusse protesté contre les lois qui limitent le droit d'écrire. Mais le manifeste dirigé contre les députés de la gauche restés fidèles à leur mandat, les accusations portées contre des hommes dont la parole a réveillé la France endormie, change la situation.

M. H. Rochefort est un candidat comme tous les autres. J'ai dès lors le droit de lui demander son programme, et ce n'est pas ma faute si, après avoir lu sa profession de foi, j'y trouve au milieu de phrases, une pensée qui démontre d'une façon irrécusable son incapacité politique.

Dire que la solution du problème social est bien simple, c'est démentir qu'on ignore les premiers éléments de la question.

Or, il serait peut-être bon de l'étudier, avant de vouloir l'enseigner aux autres.

CHRONIQUE LOCALE.

Nous recevons de la Mairie le communiqué suivant :

« Dans le numéro de dimanche dernier, le *Journal de Roubaix* reproche à l'Administration municipale de n'avoir fait publier que le 21 février 1869 un décret qu'elle aurait reçu le 10 septembre 1868, et il demande s'il est vrai que M. Roussel-Lecomte n'ait pas encore reçu communication de l'acte qui le concerne. Sur le premier point, il y a inexactitude de date; car le décret du 2 septembre 1868, qui frappe les habitants de Roubaix d'une imposition extraordinaire de 6 centimes et quart, pendant quatre ans, pour payer à M. Roussel-Lecomte le dommage que lui a causé l'émeute du 16 mars 1867, n'est parvenu à la mairie de Roubaix que le 16 novembre 1868. Sur le second point, le décret portant que les ministres de l'intérieur et des finances sont chargés de son exécution, l'autorité locale n'a pas mission de le communiquer à l'intéressé.

« Dans le numéro du 12 mai, le même journal rappelle que l'Administration municipale devait faire une démarche auprès de l'Empereur pour épargner à notre population le paiement des contributions dont il s'agit, et il ajoute : On nous assure qu'il a été décidé récemment que cette démarche ne serait pas faite. C'est là une erreur ou une imputation malveillante de la part des personnes qui ont pu donner cette assurance à M. le directeur-gérant du *Journal de Roubaix*. La délibération par laquelle le conseil municipal a voté cette démarche, a été envoyée à la préfecture le 13 mars dernier, avec prière de demander une audience à l'Empereur. Le Maire a réitéré cette prière le 26 mars, le 24 avril et le 11 mai, et l'Administration municipale attend qu'une réponse favorable pour se rendre immédiatement à Paris. Voilà ce qu'il est bon que le public sache, afin d'éviter toute fausse interprétation sur la cause du retard qui est signalé, et que l'on soit assuré que l'Administration prend à cœur, autant que qui que ce soit, les intérêts de ses administrés.

(Communiqué).

Le décret signé le 2 septembre 1868 a été expédié le 5 du même mois à la préfecture de Lille et n'est parvenu à la mairie de Roubaix que le 14 novembre. Nous constatons ce retard sans espoir d'en connaître les motifs.

Nous croyons qu'on pouvait, sans le moindre inconvénient, donner communication officielle du décret à M. Roussel-Lecomte.

Il est extrêmement regrettable que le public n'ait pas été informé plus tôt des démarches actives faites par l'Administration municipale dans le but d'obtenir une audience de l'Empereur. — Un simple renseignement eût suffi pour faire taire les murmures et éviter les fausses interprétations.

Quant au silence gardé par la préfecture, nous ne nous chargerons pas d'en expliquer les causes probables.

Les explications que nous avons provoquées ont un très-grand intérêt pour nos concitoyens et nous n'hésions pas à reconnaître que l'Administration municipale n'a cessé de réclamer contre la rigueur excessive d'une décision qui nous condamne à payer, quand les émeutiers, auteurs des dégâts, ont été si généreusement graciés.

J. REBOUX.

pieuse et bonne comme l'aurait été la fille qu'elle avait longtemps et ardemment désirée. Seize ans, un beau nom, une fortune certaine, un cœur d'ange, une beauté de reine et une grâce de fée, quels dons et quels mérites rares ! Quel trésor pour son Guy, s'il pouvait mériter et obtenir tout cela !

M^{me} de Valécion néanmoins, tout en admirant la charmante Violette et en félicitant sincèrement le heureux vieillard, ne se hâta point de faire son siège, c'est-à-dire son plan bien combiné de conquête matrimoniale. Elle n'était point de ces femmes qui se disent : « Un mariage est une affaire à arranger. » C'était plutôt pour elle, — elle le savait bien parce qu'elle l'avait éprouvé, — une alliance constante et sainte à conclure, une union intime et parfaite à contracter. La jeunesse, la fortune et les convenances n'étaient pas tout; il fallait autre chose encore : la sympathie entière de deux natures et de deux âmes, l'affection durable et forte qui peut adoucir les épreuves et les ennuis du ménage, et prêter à la sainteté austère du serment un charme toujours vainqueur, toujours tendre. Et qui donc, dès cet instant, pouvait savoir si Guy aimerait ainsi Violette, si Violette, de toute la force de son jeune cœur, s'attacherait à Guy ?

La tendre mère commença du moins à espérer un peu en remarquant bientôt l'empressement que témoignait son fils à entretenir, avec le vieux marquis, d'étroites relations de bon voisinage. Guy ne négligea plus désormais aucune occasion d'offrir à M. de Kervilien quelques plantes rares de son jardin, ou quelque remarquable produit de ses chasses; Guy suggéra

maintes fois d'excellentes idées au vieillard, relativement à l'entretien de ses bois ou à l'amélioration de ses fermages; Guy fit de plus en plus souvent la partie d'échecs du marquis, le soir, lorsque le cours était occupé et ne pouvait venir, et lorsque sa mère, en souriant doucement, lui avait dit : « Va un peu t'amuser, mon enfant. Je ne resterais pas seule et oisive; j'ai mes comptes à faire et mes fleurs à surveiller... Va porter mes respects à notre cher marquis, et mes sincères amitiés à sa mignonne Violette. »

Et la mignonne Violette, de son côté, témoignait de jour en jour, à son noble et beau voisin Guy, une confiance plus douce et une plus aimable déférence. Elle s'était d'abord montrée fort timide à l'égard de ce grand, fier et tranquille jeune homme; puis elle s'était, par degrés, familiarisée avec lui, et sa présence, loin de la troubler et de lui faire peur, la rassurait, la contentait et l'égayait au contraire. Quand il venait à paraître, elle le saluait d'un doux sourire, avec une simplicité affectueuse, avec une joyeuse tranquillité, sans honte comme sans camaraderie, sans familiarité comme sans affectation, avec cette grâce naturelle, modeste et charmante qui est le partage des cœurs purs, des âmes naïves, des jeunes filles vraies. De lui elle parlait bien rarement, quand il n'était pas là; mais elle entendait son éloge avec un plaisir calme, et sans jamais rougir. Pourquoi rougirait-on au souvenir d'un ami ! Heureux les cœurs naïfs, heureuses les âmes pures ! Il leur est épargné au moins la moitié des troubles et des amertumes, des larmes et des angoisses d'ici-bas.

Notre douce Violette n'était cependant

pas toujours riante et joyeuse. Un jour, quelques semaines après son arrivée au château, Marie-Anne, qui commençait à se rétablir et à s'occuper un peu, l'avait appelée dans sa chambre, lui avait montré une lettre, et Violette l'avait lu attentivement, tristement, les yeux en larmes. Un peu plus tard, son grand-père la vit souvent rêver, et le suivre parfois avec un regard triste et tendre; il y avait moins de vivacité dans son sourire, moins de joie et d'élan dans ses gestes et ses chansons.

— Tu t'ennuies, ma pauvre fille, — lui dit-il enfin, après l'avoir considérée pendant quelques jours en silence. — Ce n'est pas étonnant, on a besoin de mouvement, de plaisir à ton âge, et nous vivons ici tranquilles, solitaires comme des reclus... Que faut-il faire pour t'égayier un peu ? Voyons, veux-tu que nous donnions un bal aux rares amis et connaissances, ou que nous fassions, dans un mois, un petit voyage aux bains de mer ?

— Cher grand-père, pourquoi me proposez-vous tant de plaisirs, pourquoi me parlez-vous ainsi ? — s'écria Violette tout émue en tenant les mains du vieillard.

— Pensez-vous donc que je suis folle au point de m'ennuyer, et ingrate en même temps, et, par conséquent malheureuse.

— Rien de tout cela, mon enfant; mais je vois, je sens que tu es triste... Et la peine ou ton ennui me fait mal; la tristesse ne convient qu'aux vieillards, et tu me rendrais véritablement, profondément heureux, fille chérie, si tu voulais ou pouvais me dire ce qu'il faut faire pour t'égayer.

Violette, à ces tendres instances, baissa

sa jolie tête brune, rougit un peu, puis balbutia encore plus fort, et un léger tressaillement agita ses lèvres rosées.

— Que crains-tu ?... parle donc... Dis-moi ce qui t'afflige, ce qui t'afflige, ce que tu peux désirer, reprend le bon grand-père.

— Cher bon papa, — commença-t-elle alors, en balbutiant, et sans oser lever les yeux, — ne m'en voulez pas, si parfois, je parais regretter quelque chose ou quelque un, et m'attrister et me souvenir... Vous ne pouvez être avec moi sans cesse; et le château est si grand... Au couvent j'avais des amies...

— Eh ! par ma barbe, c'est cela... Dire que je n'y avais pas pensé !... Oh ! ma pauvre tête, assurément, il faut de jeunes compagnes, et grâce à elles, de la gaieté, de la distraction, à une chère et gentille mignonne de ton âge... N'est-ce pas, vraiment, une taquinerie du hasard qui fait que nous sommes tous vieux, tous grisés, dans le voisinage, (à l'exception pourtant de ce beau Guy, qui n'est pas une demoiselle malheureusement), qui a placé les demoiselles du Millais, les seules jeunes filles aimables des environs, sous la tutelle d'un oncle intolérable, et à cinq bonnes lieues de distance... Tu n'as cependant qu'à dire un mot, ma petite Violette, et je suis prêt, par amour pour toi, à accueillir et te servir l'oncle autant de fois que la présence de ses nièces te paraîtra agréable et nécessaire, voire même à l'installer de temps en temps, pour une quinzaine en ce château.

— Oh ! grand-père, que vous êtes bon... Mais, tenez, ce n'est pas encore cela que je voudrais, dit-elle, je suis certaine, puisque vous me l'assurez, de prendre grand

plaisir en la compagnie de ces aimables demoiselles, mais elles ne pourront pas être ici toujours... Et moi je ne veux pas vous quitter, et je n'irai les voir que rarement. Leur société tout aimable qu'elle est, ne nous sera pas d'un grand secours, j'en suis bien sûre... Oh ! pourquoi n'ai-je pas eu de sœur !... Quel bonheur ç'aurait été de se trouver deux toujours, et de n'avoir vraiment qu'une vie, qu'une pensée, qu'une âme. Travailler, lire, méditer et prier ensemble, errer à deux dans le grand bois, sur la lande, dans les prés verts, être deux à nous asseoir près de vous, de chaque côté de votre grand fauteuil, à vous chanter nos chansons, à vous conter nos histoires; être deux à vous servir, deux à vous sourire, grand-père, et deux à vous aimer !

Et Violette qui, en ce moment, — était assise à côté du vieillard sur un banc de mousse, au fond du grand jardin, abissa tristement ses yeux noirs voilés de larmes, et secoua doucement sa jolie tête couronnée de cheveux noirs, sur laquelle un grand arbre de Judée, tout voisin, venait de laisser tomber ses légers pétales roses.

ETIENNE MARCEL.

(La suite au prochain numéro.)